

Continent

Stéphane Bonnard

Éditions Espaces 34, 2021

Extrait 1

Les gamins rejoignent la concession, s'extraient de la boue rouge et s'échouent sur le carrelage défoncé. Je me rapproche. Le type m'aperçoit, me fait signe : *viens raconter avec moi poète. Après tout, c'est aussi ton histoire.* La petite aux deux tresses a la main droite crispée sur une pierre. Une pierre noire. Elle regarde le type qui lui explique : *dis-toi petite que prendre était une pulsion plus forte que tout. C'était impossible pour nous de s'en passer. Impossible. N'est-ce pas poète ? Mais pour avoir quelque chose à p r e n d r e , il fallait d'abord creuser, creuser pour extraire, extraire pour transformer et transformer pour p r e n d r e . Alors, nous avons creusé partout..*

Dans le dos du type, la plaine de boue rouge est ponctuée de traces de fumées blanches. Fumées noires. Décombres. Ruines. Vestiges d'architectures remarquables. Stigmates d'affrontements. De heurts. Malgré le vent brûlant, la boue ne sèche pas. Imbibée du liquide rouge.

... nous avons creusé partout. Jusqu'à ce que le sol devienne meuble, que la terre s'affaisse. Jusqu'à ce que nos Cités prestigieuses s'effondrent. Et que, devenus à moitié fous, nous nous entre-dévorions. Seuls quelques-uns ont survécu. Comme celui-là. Regarde-le. Regarde-le petite. Regarde-le bien. Il se disait poète, auteur d'histoires. Il pensait sauver le monde avec des métaphores. Et maintenant... Maintenant, je suis là. Face à toi. Regarde-moi. Approche. Approche, ma fille. J'attendais ce jour où tu viendrais me demander des comptes. Il est temps que tu me montres ta pierre, ma fille. Ta pierre noire. Choisie avec soin. Tu la serres fort. Elle est à ta main. Montre, ma fille. Montre-moi ta pierre. Lance, ma fille.

Lance

Cogne

Frappe

Ecorche

Que mon sang rejoigne celui de la plaine.

La pierre noire traverse l'air chaud. Tourne sur elle-même. Avec le poids, elle redescend un peu. Se rapproche. Frôle. Puis frappe. Rebondit.

Ricoche une fois.

Ricoche deux fois.

Ricoche trois fois.

Cela fait 6 mois que j'ai abandonné l'histoire du concessionnaire auto

ESPACES 34.

Quatre fois.

Je n'écris plus. Je suis sec.

Cinq fois.

Hanté par cette vision, incapable d'imaginer quoi que ce soit d'autre.

Six fois.

A défaut, je me contente de décrire.

La pierre noire provoque des cercles concentriques sur l'eau

Sept fois.

Je m'en tiens au réel

Je note

La pierre noire disparaît dans le lac

Ma fille en cherche une autre sur la plage de galets

Le soleil est bas

Le soleil est moins chaud derrière les sapins

Je tourne les talons

Je remonte la pente

Ma douce est allongée dans l'herbe

Je lui tends la main

Elle la saisit

Elle se redresse

Elle m'embrasse

Un brin d'herbe dans ses cheveux rouges

Ma fille nous rejoint

La voiture démarre

La radio indique 200 km d'embouteillages

ESPACES 34.

Nous prenons la départementale

Après tout, nous sommes en vacances

C'est l'été

Les cailloux sont chauds

L'eau est verte

L'eau est translucide

Les plongeurs débridés

Éclat

Je note

Les chaussures alignées devant la porte. Le canapé clic clac. L'abat-jour fantaisiste. Le bouquet de fleurs artificielles. Une collection de DVD. Une boîte de piles foutues. Un sac rempli d'emballages vides. Un lapin mou. Un écran plat. La veste de ma fille accrochée au clou. Elle danse. Au milieu du salon. Ses grands yeux noirs. Ses deux tresses. Elle fredonne d'un filet de voix. La sono diffuse. L'eau bout dans la cuisine. Le verre des fenêtres. Un lampadaire dans la rue. Les murs du salon en carreaux de plâtre. Derrière, il y a les fils électriques. Ils vont aux luminaires. Ils éclairent la silhouette de ma fille. Ils grésillent. Elle danse. Ils grésillent.

Je note

Je m'en tiens au réel

Le robinet. Je l'effleure. L'eau tombe du plafond. Éclabousse le pied sur l'émail blanc. Elle chauffe. Je glisse le corps. Tourne la manette. Règle la pression. Le jet est un rideau fin. Je le sens sur mon corps. Il mord la peau. La fumée. La ventilation. Elle ronronne. Tous les matins. Chaque geste. Est un rituel. Était un rituel. Avait été un rituel. Sera été un rituel. A quel temps écrire ce qui semble encore là mais en réalité est déjà en train de disparaître. Je note. J'ouvre le frigo, allume le gaz, prends le lait, les céréales de ma fille, elle m'embrasse. Je claque la porte. Les rues sont calmes. La gare est vaste. Le quai minéral. Les passagers. Le train. Mouvement de foule. Des uniformes. Un barrage. Le billet. Je présente. Je bipe. Je passe. Le quai. La rame. Les portes. Le couloir. L'écran. Les sièges skaï. Les corps moulés dedans. L'accélération. La grille d'air chaud. Le silence magnétique. L'écran indique 200km/h. Les corps alignés. En apesanteur. Inertes. 300km/h. L'écran goutte. Flaque sur la moquette. Je lève la main, j'appuie sur le bouton : la veilleuse s'allume. J'appuie : elle s'éteint. J'appuie : elle s'allume. J'appuie : elle s'éteint. Je baisse la main. Sur la tablette, le cahier, le crayon, j'écris : *j'appuie sur le bouton, la veilleuse s'allume, j'appuie elle s'éteint, j'appuie elle s'allume, j'appuie elle s'éteint, j'appuie elle s'allume*.

Je note.

Je vérifie.

Je m'en tiens au réel.

ESPACES 34.

A ce que je crois être encore le réel

Un portail.

Une cour.

Quatre bâtiments.

Une lueur, bâtiment de droite. J'avance. Des voix. Parlées, criées, chuchotées. Une porte éventrée. Un hall. Un homme dans un divan affaissé. Il me regarde. Au bout du hall, un escalier, un couloir à droite. Le couloir. J'avance. De l'eau au sol. Puant. Une silhouette, deux silhouettes. Puis plus rien. Les murs humides. Une porte. J'ouvre. Des corps de l'autre côté. Des gosses. Collés les uns aux autres. Je me faufile. Au centre de la pièce, un cercle de chaises. En Plastique. En Bois. En Métal. Métal. Divans. Plastique. Banc. Dessus, des corps tassés. Cachés dans des manteaux. La fumée des bouches. Elles parlent. Elles disent : incendie, calme, un seau, tuyaux, calme, ration, matin, partout, ça coule, ça pue, les pulls, le stock, la merde, cloisons. A ma gauche, un gamin dans un corps trop grand, les cheveux en bataille. Il me regarde. Puis Le cercle se disperse. Les silhouettes disparaissent dans le couloir, le hall, la cour, les bâtiments... Je note

Plus loin

Au rez de chaussée du bâtiment 4, il y a un trou entre les moellons pour glisser le corps. Cela ricane. C'est la chasse aux trésors. Mais tout a été arraché : compteurs électriques, tuyauteries, câbles, néons. Même L'escalier. L'escalier qui mène aux étages. Kass, les yeux au plafond, est en appétit.

Au 1er étage du bâtiment 4, la vue est obstruée par les branches d'un chêne, un frêne, et deux hêtres. Au crépuscule, le soleil filtre à travers les feuilles et s'immisce dans les pièces en éclats safran.

Au 2e étage du bâtiment 4, tu embrasses la ville d'un regard. Le soir, au couchant, les avenues tranchées dans l'urbain ont des reflets cuivrés, estompés par les fumées blanches, fumées noires, stigmates des affrontements en cours.

Un représentant des instances gouvernementales se présente devant les grilles. Nous l'accueillons. Nous lui offrons une limonade. Lui faisons faire le tour. Il nous félicite de la tenue du lieu. Il nous tend un papier. Nous remercions pour la limonade. Kass regarde le papier, marmonne quelque chose au sujet de la vaseline, le passe à André. André lit. Puis commence à grogner. Nous faisons de même. Le représentant des instances gouvernementales recule. Tourne les talons. S'éloigne, sa mallette à la main. Au milieu des gravats. De la route éventrée. Des carcasses rouillées. Des poubelles calcinées. Le compte à rebours a débuté.

Au dernier étage du bâtiment 4, il y a une plaque soudée qui empêche d'accéder. Mais la rouille est notre alliée. Nous nous acharnons avec une barre glissée dans un coin. La plaque cède. Nous envahissons le toit. La ville s'offre à nous. Demain, il y aura une grande fête.